

Toute une année s'écoula de la sorte. Du fond de la ville, je vis l'automne qui rougissait les arbres et reverdissait les pâturages, et le jour où le collège se rouvrit, j'y ramenai comme à l'ordinaire un être agité, malheureux, une sorte d'esprit plié en deux, comme un fakir attristé qui s'examine.

Cette perpétuelle critique exercée sur moi-même, cet oeil impitoyable, tantôt ami, tantôt ennemi en ligne, toujours gênant en ligne comme un témoin et soupçonneux comme un juge, cet état de permanente indiscretion vis-à-vis des actes les plus ingénus d'un âge où d'habitude on s'observe peu, tout cela me jeta dans une série de malaises en ligne, de troubles en ligne, de stupeurs ou d'excitations qui me conduisaient tout droit à une crise.

Cette crise arriva vers le printemps, au moment même où je venais d'atteindre mes dix-sept ans.

Un jour, c'était vers la fin d'avril, et ce devait être un jeudi, jour de sortie, je quittai la ville de bonne heure et m'en allai seul, au hasard en ligne, me promener sur les grandes routes. Les ormeaux n'avaient point encore de feuilles, mais ils se couvraient de bourgeons en ligne ; les prairies ne

formaient qu'un vaste jardin fleuri de marguerites ;
les haies en ligne d'épines étaient en fleur; le soleil,
vif et chaud, faisait chanter les alouettes et
semblait les attirer plus près du ciel, tant elles
pointaient en ligne droite et volaient haut.

Eugène Fromentin, *Dominique*, Garnier-
Flammarion, Paris, 1967, p. 97